

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Éléments pour une éthico-politique chienne. À propos du Manifeste des espèces compagnes de Donna Haraway

Grandjean, Nathalie

Published in:

Comment S'en Sortir ? Revue d'études féministes, queer et postcoloniales

Publication date:

2018

Document Version

le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

Grandjean, N 2018, 'Éléments pour une éthico-politique chienne. À propos du Manifeste des espèces compagnes de Donna Haraway', Comment S'en Sortir ? Revue d'études féministes, queer et postcoloniales, Numéro n°6, p. 59-76.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

ÉLÉMENTS POUR UNE ÉTHICO-POLITIQUE CHIENNE.

À PROPOS DU MANIFESTE DES ESPÈCES COMPAGNES DE Donna Haraway

Nathalie Grandjean

Introduction

En 2003, Haraway écrit un nouveau Manifeste, *The Companion Species Manifesto: Dogs, People and Significant Otherness*, que je traduirais de la sorte: *Le manifeste des espèces compagnes: chiens, humains et autretés signifiantes*¹. Deux éléments sautent aux yeux et il est important d'en déployer immédiatement le sens. Premièrement, c'est un deuxième manifeste. Il fait suite au très célèbre *Manifesto for Cyborgs* (1991)², un texte politique et ironique qui revendiquait un autre mythe pour les êtres hybrides humains-machines-animaux que nous sommes. Haraway estime que le cyborg ne réunit plus les conditions nécessaires d'une figure critique pouvant outiller les théories féministes et les *science studies* (Haraway 2003, 5). Sans renier le cyborg, elle se tourne néanmoins vers la proposition d'*espèce compagne*, lui permettant de troquer la figure oppositionnelle³ du cyborg contre la figure relationnelle du/de la chien-ne. Le chien est tout aussi cyborgien que le cyborg mais sature cette figure oppositionnelle, en détournant la focale politique vers une figure ordinaire et relationnelle.

Deuxièmement, ce qui se présente comme un nouveau manifeste politique, comme un appel à produire un nouveau collectif, s'ouvre paradoxalement sur un extrait de son journal personnel, *Chronique d'une fille de journaliste sportif*, dans lequel elle nous parle de sa chienne et de la relation qu'elles entretiennent, en la

¹ A la différence de Jérôme Hansen, qui choisit de traduire: « Manifeste des espèces de compagnie. Chiens, humains et autres partenaires », aux Editions de l'Eclat, 2010

² D'abord publié ici : Donna Haraway, « A Manifesto for Cyborgs: Science, Technology, and Socialist Feminism in the 1980s » *Socialist Review* 80, 1985, pp. 65-107.

³ Haraway fait référence au concept de « oppositional consciousness » de Chela Sandoval (1984) dans ses premiers travaux, notamment dans « A Cyborg Manifesto » (1985). Le féminisme de Chela Sandoval s'inscrit dans la lignée du *black feminism* et des féminismes des « femmes de couleur ». Elles se définissent dans la subversion d'une suite d'identités négatives : elles ne sont pas dans la catégorie femme, puisqu'être femme, c'est être une femme blanche, elles ne sont pas dans la catégorie 'noir' puisqu'être noir, c'est être un homme noir. Elles ne sont pas reprises dans une des deux catégories traditionnelles (ou privilégiées) d'opposition. Elles sont hors catégories. Plutôt que de s'en plaindre, d'être dans une victimisation dont elles ne veulent plus être les reproductrices, elles reprennent à leur compte l'assignation instable et la singularisent délibérément. Elles n'avaient pas de singularité, elles en ont créé une ; mais dans une perspective anti-essentialiste et anti-colonialiste. Ce processus, Chela Sandoval l'appelle conscience oppositionnelle et le présente comme un modèle d'identité politique alternatif, qui ne produira plus des « sujets révolutionnaires totalitaires et impérialistes des marxismes et féminismes d'antan » (2007, 41). La conscience oppositionnelle est « un modèle d'identité politique plein d'espoir » (Haraway 1991, 155), qui permet de penser les identités polymorphes et contradictoires, comme celle d'une lesbienne métisse chicana vivant aux Etats-Unis. Selon Jane Mansbridge, c'est « un état d'esprit capacitant qui prépare les membres d'un groupe opprimé à saper, réformer ou renverser un système dominant » (Mansbridge 2001, 4). Le cyborg est une figure oppositionnelle car il s'instancie en figure critique face à la culture guerrière de la technoscience.



qualifiant de symbiogenèse⁴. Ainsi, dès les premières pages, il apparaît que l'un des chiens dont il est question dans le titre est en réalité sa chienne, Ms Cayenne Pepper⁵. Penser les espèces compagnes comme des autretés signifiantes se fera, entre autres, grâce à une relation symbiogénétique singulière, celle qui unit l'auteure et sa chienne. Il s'agit de permettre à des singularités ordinaires, comme la relation d'Haraway et Cayenne, de nourrir l'imaginaire d'un manifeste politique: voilà le pari risqué dans lequel se lance Haraway.

Pourquoi Haraway mobilise-t-elle le/la chien-ne comme nouvelle figure centrale de son travail critique et militant? Comment comprendre l'idée selon laquelle le/la chien-ne serait l'avenir du féminisme? Cet article a pour objectif de comprendre le passage de la figure du cyborg à celle du/de la chien-ne, afin d'en saisir les implications éthiques, politiques et féministes.

Des cyborgs aux chien-nes

L'oeuvre de Donna Haraway est surtout connue par la figure du cyborg, qui lui avait servi de figure majeure et conductrice dans son travail critique sur la technoscience et la biologie. Revenons un moment sur cette figure majeure et ses origines. À l'origine, le cyborg est un être hybride, un homme augmenté, aux énormes capacités mécaniques. Le terme 'cyborg' est créé par Clynes & Kline en 1960. Il s'agit d'un être à l'hybridité constitutive car la distinction humain-machine est impossible à déterminer, aucun des deux ne tenant sans l'autre. Cet être hybride est au cœur des fantasmes et des narrations des technosciences occidentales, qu'Haraway qualifie de « tradition de la domination masculine, raciste et capitaliste, tradition du progrès, tradition de l'appropriation de la nature comme ressource pour les productions de la culture, tradition de la reproduction de soi par le regard des autres » (2007, 31). L'imaginaire politique des cyborgs de Clynes et Kline s'en nourrit de manière à imaginer, écrire et représenter des cyborgs dont les dilemmes moraux ont pour arrière-plan la guerre, la reproduction et la génération, la conscience de soi et l'intelligence. Ces dilemmes moraux s'ancrent tous, de manière originelle, dans la difficulté qu'éprouve la tradition scientifique occidentale à assumer l'hybridité des cyborgs. Constamment repoussée et admirée, les liens 'charnels' entre organisme et machine finissent très souvent par devoir se rendre à l'épreuve de la guerre et/ou du récit des origines ; comme s'il en était du destin des frontières de s'essayer aux champs de bataille, comme si l'unité originelle des récits mythiques occidentaux exigeait de déterminer une pureté et une primauté des corporéités. Haraway prend pour point de départ cette mythologie cyborg, dont elle souligne le caractère technohumaniste, dans le sens où la technologie devient ce qui permet de penser l'humanisme – la possibilité d'être humain et de le vivre comme une téléologie.

Ce n'est pas ce cyborg historique qu'Haraway prend pour trope. Dans le *Manifeste Cyborg*, elle décrit le cyborg comme un être ironique, partial, jouissif, post-genre, dont le corps est hybridé par la machine et l'animalité. Elle le pose également comme devant constituer « notre ontologie. Il définit notre politique » (2007, 31) : c'est

⁴ Haraway reprend ce concept à Lynn Margulis (Haraway 2010, 9). En biologie, la symbiogenèse est aussi appelée théorie endosymbiotique ou hypothèse de l'endosymbiose. Selon Lynn Margulis, les processus résultant en l'apparition de nouvelles formes de vie à partir de symbioses, ou plus généralement synergies, entre formes de vie existantes, un moteur primordial d'apparition, de transformation et de complexification de la vie réside dans les symbioses ou synergies entre formes de vie existantes. Selon Wikipedia, c'est « l'hypothèse selon laquelle les plastes et mitochondries des cellules eucaryotes proviennent de l'incorporation par certaines archées, des bactéries avec lesquelles elles auraient entretenu une relation endosymbiotique ». https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9orie_endosymbiotique

⁵ Donna Haraway, op. cit. pp. 1-3 et/ou Donna Haraway, "Cyborgs to Companion Species: Reconfiguring Kinship in Technoscience", in Ihde, D. and Selinger, E. (eds), *Chasing Technoscience. Matrix for Materiality*. Bloomington, Indiana University Press, 2003, pp. 58-59.



une déclaration politique, tout en étant une proposition ontologique. En posant le cyborg comme nouvelle figure ontologique, elle signifie que c'est l'hybridité qui devient ce qui fait prémisses dans l'individuation des corps et des êtres. Cela implique plusieurs conséquences : d'abord, l'individuation des corps ne se joue plus dans des frontières de chair ou de matière qui les désignent comme humains, animaux, machines. L'ontologie ne se fabrique plus dans la séparation et la purification, et dès lors plus dans la naturalisation des corps et des êtres, qui, distinguant les êtres entre eux, les fabriquait ensuite comme naturels, appartenant à l'état de nature. En proclamant une entreprise radicale de déstabilisation des catégories binaires de la pensée occidentales, dont la distinction Nature-Culture, le processus de naturalisation s'efface. Pour Haraway, le corps humain 'naturel' ne tient plus, dans le sens où les catégories qui 'naturalisaient' les corps ne sont plus valables et valides. Dans un contexte technoscientifique globalisé, le cyborg permet de penser l'hybridité et la porosité des frontières matérielles telles que la peau (selon sa couleur ou sa texture – ou encore velue ou lisse) ou le 'sexe' et/ou des frontières catégorielles telles que le genre, la race ou l'espèce. Nous pouvons par exemple penser autrement certaines pratiques sexuelles minoritaires, sans que celles-ci doivent se positionner par rapport à une norme ou à une représentation prescriptive, grâce à l'idée qu'il ne s'agit pas d'un problème de normalité mais plutôt d'un problème de position. C'est en ce sens que cyborg agit également comme une dystopie féministe dans laquelle fonder un espoir.

Méthodologiquement, il faut également souligner la force de la figure et du travail de figuration opéré par le cyborg. Les figures sont très importantes pour Haraway, elle ne sont ni des personnages conceptuels, ni des représentations. Elles performant tant sur un plan textuel que sur un plan matériel, de manière condensée et inextricablement liées. Les figurations, selon Haraway (1997, 11) sont des « images performatives dans lequel il est possible d'habiter. Verbales ou visuelles, elles peuvent être les cartes condensées de mondes contestables »⁶. Le cyborg exerce son travail de figuration tant comme outil critique que comme réalité matérielle, ce qui lui donne une puissance ontologique particulière. Il s'ouvre à un allochronotope singulier, c'est-à-dire à un espace-temps particulier, créé par la performativité des figures et dans lequel les deux pans des mondes catégoriels occidentaux, nature et culture, tiennent et vivent. Haraway mobilise au long de ses travaux le cyborg comme figure et comme méta-figure, permettant à des figures cyborgiennes telles qu'Oncomouse™, une souris génétiquement modifiée et programmée pour développer un cancer du sein, ou le Coyote-trickster, figure emblématique amérindienne rusée et tricheuse, de se prêter à l'aventure de la figuration.

Il apparaît pourtant qu'Haraway arrive au bout de ces figurations cyborgiennes, qui, dit-elle, ne lui permettent plus de continuer leur travail de détournement dans la « chorégraphie ontologique » de la technoscience (Haraway 2003b, 63). Les cyborgs continueront à faire partie de la grande famille *queer* des espèces compagnes, tout comme les chiens. Ils viennent d'ailleurs tous du même berceau, les détritiques : « Le cyborg est dans la même poubelle que les autres créatures avec lesquelles je travaille toujours, que ce soit dans le Manifeste des espèces compagnes ou dans d'autres endroits. Je travaille toujours avec des créatures de ce genre. Elles me contraignent toujours. Elles m'entraînent dans leur monde » (Haraway & Williams 2009, 138). Les chiens sont donc au cœur de l'impureté, à l'instar du cyborg. Ils partagent en effet des caractéristiques communes, dit Haraway : combinaison surprenante « (d')humain et non-humain, organique et de technologique, carbone et silicium, autonomie et structure, histoire et mythe, riches et pauvres, État et sujet,

⁶ Ma traduction.

diversité et déclin, modernité et post-modernité, nature et culture » (Haraway, 2010, 12). Ils se glissent tous les deux dans des récits de « biopouvoir et de biosocialité autant que de technoscience » (Haraway, 2010, 13). Mais il apparaît que penser la co-évolution, la co-génération et la co-constitution, comme celle, millénaire, de l'humain et le chien, ne peut pas être mené par le cyborg.

The Companion Species Manifesto: Dogs, People and Significant Otherness (2003)

Le *Companion Species Manifesto* s'ouvre sur un extrait de journal intime, la *Chronique d'une fille de journaliste sportif*, dans lequel Haraway décrit sa relation d'amour avec sa chienne, Ms Cayenne Pepper. Haraway décrit leur relation comme celle d'une relation entre *espèces compagnes*. Cette relation est faite d'amour, amour qu'Haraway déclare être à la fois une « aberration historique » et à la fois un « héritage natureculturel » (Haraway 2010, 10). Les questions qui vont impulser ce Manifeste découlent de cette aberration et de cet héritage. Elles sont d'ordre moral et/ou éthique. En commençant son itération, Haraway se demande si « le fait de prendre au sérieux les rapports entre les chiens et les humains peut conduire à une éthique et à une politique engagées dans la prolifération des “autretés signifiantes” ; et, dans quelle mesure les récits provenant des mondes que partagent ces deux espèces pourraient convaincre mes comateux compatriotes – éventuellement des citoyens de nations moins touchées de cécité historique – que l'histoire joue un rôle dans les *naturecultures* » (Haraway 2003, 3)⁷.

Le Manifeste a pour but de faire imploser nature et culture dans les vies des chiens et des humains; nous habitons dans des tissus symbiogénétiques de *naturecultures*, dans ses fictions comme dans ses faits. Haraway poursuit en effet son travail de sape de la dichotomie nature-culture en instaurant les *naturecultures* au centre de son enjeu spéculatif: si les humains et les chiens ont co-évolué, les catégories de nature et de culture ne sont plus indemnes, et en réalité, de moins en moins pertinentes. Faut-il attribuer à la biologie les mutations corporelles des chiens, à l'histoire leurs mutations psychiques ? Est-ce à la culture qu'il faut imputer les transformations corporelles des humains? Tout cela est bien plus entremêlé. Il y a autant de contaminations organiques et bactérielles que de contaminations culturelles.

Histoires, récits et *naturecultures*

Dans le Manifeste, il est en partie question de récits, d'histoires et d'Histoire et de *naturecultures*. Le Manifeste raconte des histoires de co-évolution entre les chiens et les humains. Il raconte plusieurs histoires de chiens et d'humains, intriquées entre plusieurs couches singulières et situées. Le texte fonctionne comme une superposition des points de vue d'Haraway (Gardey, 2011) : points de vue de la professeure d'université (« une incursion savante au coeur de territoires trop souvent méconnus »), de la maîtresse 'amoureuse' de son chien, et celui de « fille de reporter sportif » – toutes ces identités en fragments, superposées, se présentent dans une certaine agentivité permise par la performativité des points de vue superposés. A cette superposition de points de vue, Donna Haraway ajoute un autre empilement, celle des multiples histoires qui ont alimenté sa réflexion

⁷ Ma traduction.

et son questionnement. Toutes les heures passées à fréquenter des chien-nes, des vétérinaires, des chercheurs, des entraîneurs et des experts en *agility* (le sport canin pratiqué par Haraway et Cayenne) l'ont fait penser, lire et écrire, afin de déjouer les évidences de ces relations hommes – chien-nes surdéterminées. Il s'agit à la fois de superposer des textes/des savoirs légitimes et universitaires mais également d'écrire à partir d'expériences corporelles et situées. C'est pour elle une exigence: ne pas dévier son récit des histoires animales et canines. Il s'agit de rapporter des faits et des histoires vraies, à la manière d'un journaliste sportif, qui rapporte des histoires qu'il bâtit sur la base de faits qu'il observe en temps réel. Le rythme, la tonalité particulière de la voix du commentateur sportif permet de faire partager la saveur du jeu. Il est un observateur matériellement relié aux faits qu'il décrit, grâce à la chair des mots qu'il emploie.

Le Manifeste est dédié, pour une large part, aux histoires vécues entre Haraway et ses deux chiens, Cayenne et Roland, dont elle relate les exploits, sa joie vécue, ses observations dans les extraits de la "Chronique d'une fille de journaliste sportif". Ce sont des histoires d'amour, comme le sont généralement les histoires entre animaux de compagnie et humains. Haraway est attentive à ne pas tomber dans le piège de l'amour inconditionnel, un cliché qui ne rend justice ni aux chiens ni aux humains, car les chiens sont considérés comme des enfants à fourrure avec des besoins et des désirs d'enfants à fourrure. Il faut fabriquer une relation d'amour à la mesure des besoins particuliers des chiens et à la mesure de la relation canino-humaine est à même de réclamer.

Haraway raconte des histoires de dressage et de 'soumission positive'. Elle rapporte plusieurs méthodes de dressage, dont celle prônée par Susan Garrett dans son ouvrage *Ruff Love*. Cette méthode combine stratégies comportementales et renforcement positif et permet de forger des relations d'attention stimulée et conjointe; les règles sont simples mais la pratique complexe et astreignante car nécessitant de l'attention, de la précision et une conscience des énergies de part et d'autre. Haraway souligne autant la contrainte que la félicité dans le dressage: bien que le chien soit extrêmement soumis aux règles, il bénéficie cependant d'une attention soutenue et d'une reconnaissance de ses capacités à comprendre ce qui lui est demandé. De là naît un certain plaisir, partagé, entre partenaires. L'autre intérêt de cette méthode réside dans le fait qu'elle n'est ni romantique (dans le sens d'un retour au chien sauvage), ni ne s'illusionne sur une prétendue égalité entre mammifères. Elle se concentre sur l'attention conjointe et la réussite méritée. C'est à la fois une chance pour les chiens d'acquérir une liberté « raisonnable et historiquement spécifique », dit Haraway, mais également un écho de « l'Amérique individualiste, compétitive et obsédée par la réussite » (Haraway, 2010, 54).

Haraway relate ensuite l'histoire de l'*agility*, qu'elle pratique avec ses chiens. C'est un sport canin dont les origines remontent en Grande-Bretagne à l'entraînement des chiens policiers et des chiens de travail. La première démonstration d'*agility* a lieu en 1978 lors d'une exposition canine à Londres. Très vite populaire, ce sport traverse l'Atlantique et la première association (United States Dog Agility Association) voit le jour en 1986. Racontant cette histoire, elle s'interroge lucidement sur la légitimité de l'importance donnée à l'*agility*, alors que des crises écologiques et politiques urgentes sont en train de se passer? Elle nous donne sa vision en considérant l'*agility* et le plaisir qu'elle y trouve comme « un bien en soi particulier, mais également comme un moyen de se rendre plus présent au monde, plus à l'écoute des demandes de nos partenaires à tous les niveaux où se joue la création de mondes plus habitables » (Haraway, 2010, 70-1).

D'autres histoires suivent, comme celles de deux races de chiens, les Montagnes des Pyrénées et les bergers australiens. Le Montagne des Pyrénées est un grand chien blanc, gardien de troupeau, originaire du Pays Basque. Traditionnellement, il a pour tâche de protéger le troupeau contre les voleurs et les agressions d'autres

animaux, tels que les ours ou les loups.. C'est un chien plutôt placide, avec un faible instinct de prédation. C'est un piètre rapporteur mais il est très autonome dans la prise de décision. Sa présence est attestée en Europe depuis longtemps. Vers la fin du 19^{ème} siècle, la 'race' Montagne des Pyrénées est attestée et décrite dans les encyclopédies classant les races canines. Plusieurs passionnés achetèrent des chiens dont il leur semblait qu'ils étaient représentatifs d'une race 'pure' afin d'en faire l'élevage. Après la première guerre mondiale, les troupeaux sont décimés, ainsi que les clubs de race et les chiens. Les chiens ne gardent plus les troupeaux. En 1927, de nouveaux passionnés se réunirent afin de faire renaître la race en en consignant précisément les standards. Puis en 1930, l'histoire états-unienne des Montagnes des Pyrénées commença via quelques dames fortunées, puis se diffusa et s'entremêla, entre les aléas de la guerre et les soins des éleveurs américains et européens pour maintenir la race. À partir des années 1970, quelque chose de surprenant arriva. Dans l'Ouest états-unien apparut la nécessité de repenser la manière dont les troupeaux étaient protégés. De nombreuses têtes de bétail succombaient aux coyotes, aux chiens errants et autres prédateurs; et la riposte des éleveurs se traduisait par l'empoisonnement, la traque et la chasse. Surgit alors l'idée des chiens de troupeaux comme alternative écologique au poison et à la chasse. C'est ainsi que les Montagnes des Pyrénées se remirent au boulot et devinrent des chiens à double emploi, à la fois gardiens de troupeau et chiens de compagnie. Les chiens comme les éleveurs réapprirent les différentes pratiques liées à la protection canine des troupeaux, et en 2002 on comptait quelques milliers de chiens protecteurs de troupeaux disséminés dans diverses exploitations agricoles, raconte Haraway (2010, 73-89).

Une deuxième histoire canine tient au coeur d'Haraway car il s'agit des bergers australiens, les 'aussies', race dont Cayenne et Roland sont issus. L'origine du nom est obscure, car ils n'auraient d'australien que le nom. Haraway suggère même de les appeler « chiens de ranch de l'Ouest des Etats-Unis » (2010, 90). Leur histoire est traversée par plusieurs récits de la colonisation, dont un, romantique et romantisé, partant d'Europe, vers l'Australie pour arriver dans l'Ouest des Etats-Unis, afin de participer à la colonisation des prairies par les troupeaux de merinos. Un autre récit nous parle de ruées vers l'or, de destruction militaire et d'endiguement des Amérindiens, dans lequel ces chiens se glissèrent. Les aussies sont des chiens rassembleurs de troupeaux. Là aussi, surgissant dans un autre contexte, celui des ranchs et des spectacles de rodéo, quelques passionnés vont chercher à fabriquer une race et à la fixer dans un pedigree, en fondant en 1957 l'*Australian Shepherd Club of America*. De concours en concours, ces chiens réussirent à s'affilier au prestigieux *American Kennel Club*. Cela montre à merveille comment fonctionne « l'appareil biosocial caractéristique des races modernes », dit Haraway (2010, 96), dont les ramifications sont longues, entre les activistes de la race, les scientifiques, les petites entreprises consacrées à l'aussie, les compétiteurs, organisateurs et spectateurs de l'agility, les chiens, les propriétaires de ranch...

La dernière histoire n'est pas une histoire de race, mais une histoire de catégorie. Comment nommer les clébards, les bâtards, les cabots de tout poil, s'interroge Haraway? Pour répondre à cette question, elle nous raconte l'histoire des *sato*, les chiens de rue de Porto Rico. Ces chiens sont des sans-race, vivant dans la rue dans une grande misère, sans hygiène, affamés. Ces chiens sont régulièrement recueillis par des associations de charité qui prennent soin d'eux et font en sorte ensuite de les faire adopter par des familles états-uniennes. Cette histoire est banale et pourtant elle éclaire sur les assignations raciales, sexuelles, post-coloniales et de classe dans lesquels sont embarqués ces clebs sans pedigree. Haraway voudrait éviter deux écueils dans l'interprétation de la situation des « chiens du Sud » : il s'agit de veiller à ne pas succomber au récit de la charité qui sauve les chiens du Sud de la misère en les donnant à des foyers riches du Nord ; de même, il s'agit de



refuser de se complaire dans une analyse froide, historique et structurelle évacuant les dimensions émotionnelles, qui ne permettrait pas d'agir sur la situation et, donc, de sauver ces chiens.

Relationnalité et ontologies composites : les espèces compagnes

Dans le Manifeste, il est également question d'éthique, de politique, de relations sérieuses entre espèces compagnes et autretés signifiantes. En choisissant à nouveau la forme du manifeste politique, Haraway veut par là souligner l'importance et l'urgence politique de penser sérieusement l'éthique des relations entre espèces compagnes, dont particulièrement les chiens et les humains. L'apparent paradoxe entre un manifeste politique⁸ et le sérieux accordé à l'ordinaire des chiens doit nous interpeller. Les chiens sont à prendre au sérieux! Ils ne sont ni des jouets, ni des enfants à fourrure. Ils sont des espèces compagnes, dit Haraway, avec qui nous vivons et nous entretenons des relations entâchées d'affects de toute sorte, comme l'amour, le respect, la colère ou la tristesse.

Relationnalité

Une des clés majeures pour comprendre les enjeux politiques et éthiques de ce Manifeste est la relationnalité. Haraway (2003b, 55) souligne que si le chien possède de nombreuses relationalités, une des relationalités obligatoires se constitue avec l'humain, et pas seulement dans un rapport de domestication, où l'humain aurait historiquement domestiqué les chiens. Selon Haraway, il s'agit d'une domestication mutuelle. Les chiens jouent un rôle actif dans les multiples relations qu'ils entretiennent avec les humains. La relationalité du chien est fortement engagée avec celles des humains, dans la domestication (mutuelle), dans les services rendus comme la chasse ou le gardiennage, mais aussi dans l'intimité partagée entre adultes de différentes espèces. Ces relations ont une longue histoire commune de biosocialité. « Les chiens nous confrontent à un type particulier d'autreté qui pose beaucoup de questions, tant éthiques, ontologiques, politiques que celles liées au plaisir, à l'incorporation, etc » (Haraway, 2003b, 56)⁹. C'est important. Le chien déstabilise à nouveaux frais la binarité nature-culture, notamment car il trouble le fond irréductiblement humaniste des théories classiques de l'altérité: à force de vivre en compagnonnage, les chien-nes forcent à repenser ce qui nous rend autre à l'autre. Il devient dès lors difficile, après ce trouble, de penser toute éthique sur ce fond humaniste une fois qu'il est possible de considérer le fait de vivre en adultes, mais entre adultes d'espèces différentes: « quand vous vivez avec un chien, vous vivez avec un autre adulte qui n'est pas de votre espèce » (Haraway, 2003b, 56)¹⁰.

Ce geste permet d'une part de relier les champs du féminisme et du spécisme, et d'autre part, d'orienter le devenir théorique et critique des féminismes dans le champ des ontologies relationnelles. Le spécisme devient donc un enjeu féministe, tout comme le féminisme devient un enjeu spéciste ; il s'agit de relier ces enjeux comme il s'agit de relier ces luttes afin de composer un monde dans lequel nous serons plus responsables envers les autres, humains et plus-qu'humains (2010, 15). Le féminisme comme le spécisme poursuivent plusieurs objectifs similaires : mettre à jour l'artefactualité et l'artificialité de la distinction nature-culture qui

⁸ Il faut insister sur le choix du manifeste chez Haraway: à la fois c'est le signe d'un grand sérieux – il s'agit d'une proposition politique visant à changer le monde -, et à la fois le signe d'une grande ironie – croiser le sérieux des manifestes politiques avec des préoccupations de femme blanche d'âge mûr, les chiens et les concours d'agilité, recèle une grande ironie.

⁹ Ma traduction.

¹⁰ Ma traduction.

confinent certains êtres à l'état de nature, par un geste de séparation induit par cette catégorisation binaire. Contre ce réflexe théorico-pratique de séparation/catégorisation, Haraway propose un geste de reliance qui s'instaure à travers la relationnalité comme prémisses ontologiques. C'est en ce sens qu'elle encourage à réclamer et créer « une catégorie à soi » (2010, 97), tout comme Virginia Woolf posait « une chambre à soi » comme une des conditions d'écriture pour les femmes.

Haraway définit la relationnalité par le caractère profondément inconnaissable et imprévisible de soi et de l'autre en l'absence d'un lien qualifié et nommé. Rien ne préexiste à la relation. Définie de la sorte, la relationnalité ne s'instaure qu'une fois prise dans une éthique qui se conjugue avec la responsabilité¹¹ : « L'important est ici d'accepter que l'on ne puisse jamais cesser de s'interroger sur le statut de ce qui advient à tout moment de la relation. (...). Je pense que toute forme de la relation éthique – que celle-ci s'opère à l'intérieur ou entre les espèces – est tissée du même fil robuste de vigilance constante à l'égard de l'autreté-en-relation¹². Nous ne sommes pas autonomes, et notre existence dépend de notre capacité à vivre ensemble. » (Haraway 2010, 57).

Si on se penche sur les termes de la relation, c'est-à-dire sur les espèces compagnes, Haraway nous dit leur impossibilité d'exister seules, tant de manière grammaticale que charnelle. Il s'agit de liens de co-constitution dans lequel « aucun des partenaires ne préexiste à sa mise en relation, celle-ci n'étant jamais fixée à l'avance » (Haraway 2010, 19). C'est une ontologie processuelle et sans fondations : « Il n'y a pas de fondation ; il n'y a que des éléphants empilés les uns sur les autres jusqu'en bas » (*Ibid.*). Haraway insiste sur la *relation* comme plus petite unité d'analyse possible entre les espèces compagnes et rappelle qu'elle fait sienne la proposition de Marilyn Strathern de « connexions partielles, (...) qui donnent à voir les géométries contre-intuitives et les traductions inconsistantes nécessaires pour vivre ensemble » (2010, 32). Les parties ne forment jamais un tout, n'ont pas pour finalité de s'unir dans une totalisation. C'est ainsi que les histoires racontées par Haraway ne sont pas là pour fonder des théories en partant de prémisses claires et distinctes, systématiques, mais bien sur des singularités contingentes et indicatives qui se donne à lire dans une empirie fragmentée, diffractée, incarnée et située.

Dans *When Species Meet*, Haraway reprend les termes de l'anthropologue Anna Tsing qui repense la domestication comme nouant dans une forte proximité les êtres humains avec les autres organismes, comme les plantes, les animaux et les microbes. Selon Tsing, dit Haraway, la nature humaine est une relation interspéciste (2008, 218) ; cette définition vaut autant pour les chiens et les relations chiens-humains, qui vivent dans les « contact zones » (Haraway 2008), des zones de cohabitation où chacun des partenaires devient pour l'autre un être de chair et de sens.

Espèces compagnes

Selon Haraway, la catégories d'espèces compagnes est plus large que celle du seul chien ou des autres animaux de compagnie. Elle comprend plus d'individus que celle d'animaux de compagnie, elle concerne tout être

¹¹ On pourrait ici fabriquer un lien avec les travaux d'Emmanuel Lévinas sur le Visage et la responsabilité comme fondement de l'éthique; Haraway le note également et réfère aux auteurs suivants: « Lost Dog », *Figuring the Animal: Essays in Animal Images in Art, Literature, Philosophy, and Popular Culture*, ed. Catherine Rainwater and Mary Pollack, New York, Palgrave Macmillan, 2005, pp. 21-35 ; H. Peter Steeves, *The Things Themselves: Phenomenology and the Return to the Everyday*, Albany, State University of New York Press, 2006 ; David L. Clark, « On Being 'the Last Kantian in Nazi Germany': Dwelling with Animals after Lévinas », *Animal Acts*, ed. Jennifer Ham and Matthew Senior, New York: Routledge, 1997, 41-74, 70 (Haraway 2008, 311-2).

¹² Je choisis de traduire otherness par 'autreté'.



organique ayant créé des liens d'obligation et de co-crédation avec l'humain (riz, bactérie, flore intestinale, roses, etc.).

Haraway insiste sur quatre dimensions importantes afin de construire sa définition d'espèces compagnes (2010, 22-3). D'abord, il faut prendre en considération les « tonalités » de l'histoire de la biologie évolutive, qui a construit (de manière non linéaire, avec des controverses, des accidents, des épreuves) les significations de la catégorie 'espèce'. Une controverse subsiste : est-ce une catégorie qui désigne une entité biologique réelle ou une boîte taxinomique? Si l'espèce renvoie à un 'type' biologique, une expertise scientifique est nécessaire pour la légitimer. Or, rappelle Haraway, le cyborg a battu en brèche cette notion d'espèce par la perméabilité des catégories: machinique et textuel sont arrimés et intégrés à l'organique, et réciproquement. La biologie est un des discours qui a formé le sens et la forme du terme 'espèce'. Il n'est pas le seul discours, ni le seul récit complexe à l'origine du mot espèce.

C'est ainsi qu'Haraway en appelle à d'autres héritages. Elle mentionne St Thomas d'Aquin (et d'autres aristotéliens) et sa conception de l'espèce comme une catégorie philosophique générique; elle en retient que les espèces permettent de créer les différences dans les doctrines de la causalités. Son héritage catholique est aussi visible car elle revendique la doctrine de la Présence Réelle: le pain et le vin sont la chair et le sang du Christ, *réellement*. Ici l'espèce évoque « l'union corporelle du matériel et du sémiotique » (Haraway 2010, 23). Dans le Manifeste, Haraway parle d'un double héritage, l'Eglise Catholique et la Presse, qui ne séparent pas les faits des récits, la réalité de la fiction. Selon elle, elles sont méprisées par la science, bien que cette dernière en fasse usage. Or signes et chair, fait et fiction sont *en laisse*, entrelacés, inséparables. Dans les espèces compagnes, qu'Haraway expérimente dans sa chair, elle y voit le sens du verset de Jean « le Verbe s'est fait chair » ; la nature et la culture imploient dans la relation entre espèces compagnes.

Le dernier héritage revendiqué par Haraway en appelle à une lecture de Marx et Freud lu par Norman Brown dans *Corps d'Amour* (1966), qui lui permet de comprendre la culture canine états-unienne, dans ses différents aspects de marchandisation, d'amour et de désir, de production de sujets et de races et de capitalisme.

Haraway identifie cinq mots-clés pour définir les espèces compagnes: co-constitution, finitude, impureté, historicité, complexité. En ce sens, les cyborgs sont également des espèces compagnes. Le cyborg, pourtant fait d'une autre chair, de machine et d'organes dans les codes de l'information, pose les mêmes questions d'histoire, de politique et d'éthique; c'est-à-dire du souci de l'autre, de l'épanouissement, des inégalités de pouvoir, des échelles spatio-temporelles.

Devenir-avec

Comment penser ces attachements entre espèces compagnes? Ces relations sont en réalité, dit-elle, des relations de *devenir-avec* (Williams & Haraway 2009, 154; Haraway, 2008) qui ne doivent pas être surdéterminées moralement. Ce devenir-avec est extrêmement et historiquement situé, à l'intersection des histoires de sport, de genre, d'activisme, d'entraînements mental et physique. Donna Haraway emploie le concept de devenir en référence à l'ouvrage "Mille Plateaux" (1980), de Gilles Deleuze et Félix Guattari¹³. Par

¹³ Elle reprend en réalité l'interprétation que fait Vinciane Despret du concept deleuzo-guattarien de devenir dans son article « The Body We Care For: Figures of Anthro-po-zoo-genesis », *Body and Society* 10, no. 2 (2004): III-34. (Haraway, 2008, 308).

devenir, il faut entendre transformation mutuelle et échanges de motifs d'encorporation entre individus ou partenaires, et cela dans un processus non-symétrique et hétérogène. C'est par ce type de processus qu'elle qualifie sa relation avec sa chienne. Selon Vinciane Despret, dit Donna Haraway, articuler (ou désarticuler) un corps à un autre est toujours un problème politique. On peut donc penser la domestication en termes de devenir, dans le sens où les partenaires de la relation de domestication sont ouverts et capables, intéressés, polis et s'affectent l'un et l'autre de manière à s'ouvrir à la possibilité d'un événement (Haraway, 2008, 207-8).

Figures et matérialités politiques des chien-nes

Une autre piste pour comprendre l'importance du/de la chien-ne dans ce second Manifeste réside dans le fait qu'Haraway trouble le principe de la figure, qui lui permettait de mobiliser des récits, des discours et des pratiques hétérogènes, à l'instar du cyborg qui mobilisait des récits SF, la biologie et les impacts sur la vie matérielle des femmes. Le cyborg figure, crée des allochronotopies dans lesquelles les *naturecultures* pouvaient se déployer, dans les enlacements hétérogènes des mots et de la chair. Or, dans ce second Manifeste, Haraway est très claire: les chien-nes ne sont ni des alibis ni des prétextes pour d'autres thèmes, et surtout pas pour penser notre humanité¹⁴. Si elle y présente des chien-nes, c'est uniquement pour parler de chien-ne-s, et non *de l'idée de chien-ne-s*. Ce sont les chiens qui importent et avec qui nous menons nos vies. Il faut dès lors les prendre tels quels dans le récit spéculatif. Haraway évacue-t-elle sa 'méthode' de la figure comme elle semble le revendiquer ? J'en fais cette lecture bien que je soutiendrai l'inverse, ensuite, en expliquant mes raisons.

D'une part, en revendiquant de penser à partir de ses chiens et de la relation qu'elle entretient avec eux, on peut penser que ce geste marque une rupture dans son travail d'écriture et de théorisation, auparavant fabriqué autour de la puissance des métaphores et des figures. Si le/la chien-ne ne peut pas être pris comme une figure, comment le/la considérer *théoriquement*?

Il s'agit d'abord d'un problème de vision et de distance. La figure permet de déjouer la distance entre le sujet et l'objet de la critique, qui se met en place dès qu'une vision critique s'opère. Faite de chair et de mots, la figure sape la distance et donc la possibilité de créer une 'objectivité'. Elle permet, par ce tour de passe-passe, d'opérer une critique sans mise à distance de l'objet et sans invisibilisation du sujet. Donc, si on poursuit l'idée que la méthode de la figuration est laissée de côté dans le deuxième Manifeste, que pouvons-nous en dire ?

On pourrait parier sur une politique de la vision qui travaillerait son dispositif critique dans l'intense proximité et dans le devenir-avec que suggère la relationnalité des espèces compagnes. Il ne s'agit pas de 'parler de' ou

¹⁴ Comme elle le dit déjà lors de la conférence "Birth of the Kennel", à l'European Graduate School Faculty, en août 2000 (<http://www.egs.edu/faculty/haraway/haraway-birth-of-the-kennel-2000.html>) en dialoguant avec Schirmacher:

« Schirmacher: (...) And so, but the real good news about that is that we can now look at humanities and that is actually our interest. We don't want to know who the dogs are, we just want to know who we are.

Haraway: Who is this we?

Schirmacher: We, you and me.

Haraway: I want to know about the dogs.

Schirmacher: Not really.

Haraway: Honest, really true.

Schirmacher: You do the same thing that Heidegger once advised: If you want to know about humanity look away from humanity.

Haraway: That's all well and good but I also want to know about the dogs. »

de 'faire parler' les autres êtres engagés dans la construction d'un récit critique, mais de co-construire le récit critique de la relation théorique en train de se faire. Les figures laissent alors la place à des êtres réels et situés, bien que demeurant toujours des nœuds matériel-sémiotiques, au sens où ils ne retournent pas à un statut dans lequel la métaphysique occidentale humaniste les suppose, individués et détachés des autres êtres.

Une autre interprétation nous dirait qu'Haraway tente ici de suivre radicalement son projet de 'savoirs situés' (1991), dans une version canine. Les savoirs et l'objectivité de ce dernier seraient ici fabriqués par des humains et des non-humains à qui on laisse la parole, comme le Cayenne, Roland et toutes les autres espèces compagnes.

D'autre part, il est possible de soutenir l'inverse. Dans l'article *Cyborgs to companion species*, Haraway reprend le terme de figures, non pour désigner les chiens, mais les espèces compagnes. Celles-ci prennent forme dans l'interaction, elles se constituent l'une et l'autre grâce à l'une et l'autre. Elles sont la figure qui permet le meilleur travail analytique et associatif. Les figures permettent de concentrer les espoirs, peurs et intérêts collectifs; elles permettent de satisfaire les espoirs à la manière dont le réalisme chrétien en use (Haraway 2003b, 69). Les chiens (et ses chiens) feraient partie de la grande famille queer des espèces compagnes. Dans *When Species Meet*, elle reviendra à nouveau sur l'agentivité particulière qu'offrent les figures. « Les figures m'aident à lutter à l'intérieur de la chair des enchevêtrements mortels des mondes-en-train-de-se-faire que j'appelle 'zones de contact'(...) Les figures attirent les gens à travers leur invitation à habiter l'histoire corporelle racontée dans leurs traits. Les figures ne sont ni des représentations, ni des illustrations didactiques, mais bien des nœuds matériel-sémiotiques dans lesquels divers corps et significations se forment les uns avec les autres. Pour moi, les figures ont toujours été au croisement du biologique, du littéraire ou de l'artistique, avec toute la force de la réalité vécue. Mon corps lui-même est une telle figure, littéralement » (Haraway 2008, 4)¹⁵.

On peut donc penser que les figures sont toujours présentes comme un choix 'technologique' qui aide à penser la relationnalité, l'éthique et la politique des espèces compagnes. De plus, il me semble qu'il serait dommage de chercher dans les travaux d'Haraway des traces de systématisation voire de totalisation théorique. D'une part, elle fuit cette tentation depuis longtemps (Haraway 1991). D'autre part, comme elle dit en 2005 à Joseph Schneider, elle pense plutôt instaurer un connexionnisme: « Mes écrits et mes cours ne parviennent finalement pas à un tout. Ironiquement dit, c'est une sorte d'anti-holisme, pour quelqu'un qui voudrait toute chose comme un tout. C'est un connexionnisme. Je suis constamment en train de travailler pour des modes de connexion qui ne se résolvent pas dans des tous¹⁶ » (Schneider 2005, 143).

Vers une politique chienne

Pour terminer cet article, je voudrais revenir sur l'enjeu politique que l'historienne et sociologue Delphine Gardey soulève à la lecture du Manifeste des espèces compagnes. Elle souligne la phrase suivante : « L'enjeu des théories féministes est précisément de comprendre de qui ou de quoi se compose le monde » (Haraway 2010, 16) et nous montre combien ce geste harawéen est important, car à la fois il approfondit et déplace sa

¹⁵ Ma traduction.

¹⁶ Ma traduction.

perspective (Gardey 2013). Pour Gardey, c'est une posture proprement écologiste : « une façon de rénover la question du collectif, des formes de mobilisation et des luttes que nous devons ou pouvons engager à propos du monde et pour le définir » (Gardey 2013, 187). En effet, si la composition de ce monde commun se joue tant dans l'éthique de la respons-abilité/ivité que dans la politique des relations affectives, cognitives et politiques entretenues avec les espèces compagnes, dans des processus nommés *devenir-du-monde* (becoming-worldly) qui rendent compte des agentivités et des épaisseurs des *naturecultures* que sont les espèces compagnes, nous avons de quoi fabriquer l'espoir.

Bibliographie

- BROWN Norman O., *Love's Body*, New York, Random House, 1966.
- CASSIDY Rebecca, « I want to know about the dogs », *Theory, Culture & Society* 23 (7–8), 2006, pp. 324-328.
- GANE Nicholas & HARAWAY Donna, « When We Have Never Been Human, What Is to Be Done? » *Theory, Culture & Society* 23, 2006, pp. 135-158.
- GARDEY Delphine, « Chiens et Humains de tous les pays », *La Vie des idées*, 27 mai 2011. [En ligne] URL : <http://www.laviedesidees.fr/Chiens-et-Humains-de-tous-les-pays.html> GARDEY Delphine, « Donna Haraway : poétique et politique du vivant », *Cahiers du Genre*, 2013/2 n° 55, pp. 171-194.
- HARAWAY Donna, « Cyborgs to Companion Species: Reconfiguring Kinship in Technoscience », in IHDE, Don & SELINGER, Evan (dir.), *Chasing Technoscience. Matrix for Materiality*. Bloomington, Indiana University Press, 2003b, pp. 58-82.
- HARAWAY Donna, *Cyborgs, Simians and Women*, New York, Routledge, 1991.
- HARAWAY Donna, *Le Manifeste Cyborg et autres essais. Sciences – Fictions – Féminismes*, Paris, éd. Exils, 2007.
- HARAWAY Donna, *Le Manifeste des espèces de compagnie. Chiens, humains et autres partenaires*, Paris, éd. de l'éclat, 2010.
- HARAWAY Donna, *Modest_Witness@Second_Millennium*, New York, Routledge, 1997.
- HARAWAY Donna, *The Companion Species Manifesto: Dogs, People, and Significant Otherness*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2003.
- HARAWAY Donna, *When Species Meet*, Minneapolis^[SEP] & Londres, University of Minnesota Press, 2008.
- MANSBRIDGE Jane, « The Making of Oppositional Consciousness », in MANSBRIDGE Mansbridge & MORRIS Aldon, *Oppositional Consciousness. The Subjective Roots of Social Protest*, Chicago Press, 2001.
- NAST, Heidi, « Book Review. The Companion Species Manifesto: Dogs, People, and Significant Otherness », *Cultural Geographies* 12/1, 2005, pp. 118-120.
- SANDOVAL Chela (1984) 'Dis-iUusionment and the poetry of the future: the making of oppositional consciousness', University of California at Santa Cruz, PhD qualifying essay



SCHNEIDER Joseph, *Donna Haraway. Live Theory*, New York & Londres, Continuum ed., 2005.

VANDERWEES Chris, « Companion Species under Fire: A Defense of Donna Haraway's *The Companion Species Manifesto* ». *Nebula* 6.2, Juin 2009.

WILLIAMS Jeffrey & HARAWAY Donna, « Science stories: an Interview with Donna Haraway », *The Minnesota Review*, Fall 2009/ Spring 2010, Issue 73/74, pp. 134-163.

À propos de l'auteure

Nathalie Grandjean est Docteure en Philosophie et Maître de Conférences à l'Université de Namur (Belgique). Elle est également administratrice de Sophia, le réseau belge d'études de genre (www.sophia.be) et membre du comité de gestion du Master interuniversitaire de spécialisation en Etudes de Genre (<https://www.mastergenre.be/>). Ses domaines de recherche sont le corps et la technologie, la philosophie féministe et de genre, ainsi que l'éthique du numérique et de la surveillance. Elle a édité l'ouvrage « Corps et Technologies. Penser l'hybridité » (avec Claire Lobet, Peter Lang, 2012) et « Valeurs de l'attention » (avec Alain Loute, Presses du Septentrion, 2019 – sous presse).

Résumés

Dans *The Companion Species Manifesto* (2003), Haraway désigne le chien comme nouvelle proposition éthique et politique pour penser la technoscience et l'avenir du féminisme, après la figure marquante du cyborg qu'elle avait travaillée précédemment. D'abord, cet article présente les raisons pour lesquelles Haraway passe du cyborg au chien, montrant la transition d'une figure oppositionnelle à une ontologie relationnelle ; ensuite, un aperçu des différentes histoires et récits de biosocialités et biopolitiques canines, et montre ensuite le sens d'inclure ce genre de récits dans ce manifeste. Sont abordés après les différents enjeux philosophiques, éthiques et politiques de ce deuxième manifeste. D'abord, il faut souligner l'importance de la relationnalité. La relationnalité chien-humain est paradigmatique des *naturecultures* émergentes. Au cœur de la définition des espèces compagnes, Haraway affirme que rien ne préexiste à la relation. Ensuite, l'article montre comment les espèces compagnes deviennent la figure permettant de penser à nouveaux frais les *naturecultures* émergentes, s'ouvrant à une dimension éthique nourrie d'écologie et de connexionnisme.

In The Companion Species Manifesto (2003), Haraway refers to the dog as a new ethical and political proposition to think technoscience and the future of feminism after the prominent cyborg figure she had previously worked on. First, this article presents the reasons why Haraway passes from cyborg to dog, showing the transition from an oppositional figure to a relational ontology; then an overview of the different stories and narratives of canine biosocial and biopolitics, and then shows the meaning of including such stories in this manifesto. Then the various philosophical, ethical and political stakes of this second manifesto are deployed. First, the importance of relationality must be emphasized. The dog-human relationship is paradigmatic of emerging naturecultures. At the heart of the definition of companion species, Haraway

asserts that nothing pre-exists in the relationship. Then, the article shows how the companion species become the figure allowing to think again the emerging naturecultures, opening to an ethical dimension nourished of ecology and connectionism.

Mots clefs

Haraway, cyborgs, chiens, espèces compagnes, figure, relationnalité

Haraway, cyborgs, dogs, companion species, figure, relationality

Pour citer cet article

GRANDJEAN Nathalie, « Éléments pour une éthico-politique chienne. À propos du *Manifeste des espèces compagnes* de Donna Haraway », *Comment S'en Sortir ?*, n° 6, hiver 2018, p. 59-72.